

JOURNAL DES DAMES

ET DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15.

LES EFFETS DE LA PLUIE

SUR UNE FEMME DANS LE DERNIER GENRE.

Une fête charmante étoit affichée à Frascati, et je devois y conduire la belle Ernestina. Jamais plus de conquêtes ne furent méditées, jamais on ne fit de plus brillans apprêts. Ernestina, qui ne voit jamais le jour avant midi, étoit sur pied dès le matin : le savon des Sultanes, l'eckmeleck, l'essence de rose, l'huile antique, toutes ces préparations l'attendoient au sortir du bain. De mon côté, je m'étois fait le plus beau possible, habillé par *Catel*, coiffé par *Armand*, culoté par *Henry*, chaussé par *Asthley*, j'étois digne d'accompagner une belle à qui *Mad. Vaulout* avoit fourni le chapeau, dont *Leroy* avoit dessiné la robe, qui avoit fait venir un nouveau schall des Indes, et dont les souliers avoient été cousus par un cordonnier de Londres. Avant d'aller chez Ernestina, je vais pour prendre deux billets. Quel est mon étonnement ! je vois un papier blanc sur l'affiche, et ces mots : *Fête remise*, vu l'incertitude du tems. Je cours chez ma belle, la figure en désordre, le teint pâle, l'air égaré. Qu'avez-vous, me dit-elle ? — Oh ! il vous arrive le plus grand malheur ! — Qu'est-ce ? Aurois-je perdu quelqu'un de mes proches ? est-ce que par hasard ma marchande de modes ne m'apportera pas mon chapeau ? — Ce n'est pas cela ; vous la connoissez, elle est trop exacte. — Mais enfin vous êtes si triste ; est-ce que votre femme est arrivée ? vous empêcheroit-elle de m'accompagner ? — Non, Madame : mais Frascati.... — Eh bien, Frascati ? — Il donne relâche. — Ah ! le maussade ! Eh ! pourquoi cela, Monsieur ? — Vu l'incertitude du tems. — Avec tout le respect que je lui dois, M. Garchi n'est pas un grand astronome : ouvrez mes croisées, écarterez un peu mon rideau à frange romaine, et voyez s'il ne fait pas le plus beau tems du monde. Est-il possible ! quoi ! tant de préparatifs seroient inutiles ! Que donne-t-on à l'Opéra ? — *Lais* et *Nourrit* sont malades. — Au Vau-deville ? — *Fanchon* se repose. — Aux Français ? — Mademoi-

selle *Duchenois* a mal à la gorge , et *Mademoiselle George* aux bras. — Ah ! mon ami , il me vient une idée : parbleu , l'allée , la grande allée des *Tuileries* nous reste ; c'est un es-pèce de *Frascati* , où il n'y a à la vérité ni glaces , ni sorbets , ni feu d'artifice ; mais enfin les hommes y courent , les femmes s'y montrent. Comment , hier encore , on m'a raconté que *Mademoiselle ***** faillit à y être étouffée par la foule ; et d'ail-leurs on y entre gratis , ce qui ne laisse pas d'avoir son avan-tage. C'est décidé ; je ne vous demande qu'un instant , mon-cher , et nous partons. Je passe à ma toilette. — Comment , à votre toilette ? — Ce sera d'abord fait. — Presque en disant ces-mots , *Ernestina* reparut en effet. Me voilà prête , dit-elle. — Eh ! quoi , lui dis-je ; mais c'est tout au plus si vous avez eu le tems de changer de chemise. — Et votre chapeau ? — Non , je ne le mettrai pas ; je le réserve pour une occasion plus importante. Nous nous rendons en effet aux *Tuileries* ; le vent étoit assez fort , assez incommode ; oui , mais les propos des passans étoient si agréables ! Il commençoit à tomber quelques gouttes de pluie ; oui , mais aussi comme le monde s'accu-muloit autour de nous ! que d'œillades amoureuses pour ma-belle ! que de regards d'envie pour moi ! La foule grossissoit à chaque instant ; tous les hommes sembloient choisir l'arbre sous lequel nous étions assis , pour venir s'abriter sous son feuillage. Cependant l'orage redoubloit , la pluie tomboit de plus en plus fort , et , l'un après l'autre , chacun prit le parti de se retirer. Nous restions seuls , avec quelques gobe-mou-ches qui lisoient les journaux , et qu'*Ernestina* avoit la folie de prendre encore pour des admirateurs , lorsque le vent , agitant le feuillage , je me vis tout-à-coup couvert d'eau et percé jusqu'aux os. *Ernestina* , m'écriai-je , je n'en peux plus ! nous sommes seuls , il faut nous retirer. Ce mot , *nous sommes seuls* , sembla la retirer d'une profonde léthargie ; elle ouvre les yeux , voit que le mauvais tems a dissipé la tourbe des admirateurs , et se dispose à partir. Hélas ! tous les élémens sembloient à plaisir déchainés contre nous ! le vent emporte le schall de ma belle , la pluie colle sa robe sur ses formes , elle laisse un soulier dans la boue , et je suis obligé de la laisser dans cet état , près de la grille des *Tuileries* , pour aller cher-cher un fiacre.

A mon retour , je cherche envain *Ernestina* , elle étoit dis-parue ; je ne savois que résoudre , que penser : la foudre , di-sois-je , l'auroit-elle consumée sur place , ou la honte la fait-elle se cacher quelque part ? quand la sentinelle appercevant mon embarras : Vous cherchez une dame sans doute ? — Oui , mon camarade. — Monsieur , vous la trouverez au corps-de-garde où elle a été conduite par le commissaire. — *Ernestina* au corps-de-garde ! courons.

Quoi , c'est vous , Madame ! et comment en ces lieux ? — Ah ! mon ami , accourez , venez me justifier ; M. le commis-

saire prétend que je suis folle , que je me suis échappée des bains Vigier sans avoir fini ma toilette , enfin , que je n'ai qu'une chemise sans robe. J'ai beau lui répéter que je porte une robe sans chemise et que c'est la mode , il ne veut pas le croire : est-il possible , un commissaire qui ne connoît pas la mode , voilà un homme qui mérite d'être destitué. Répondez de moi , mon cher , je vous en prie , ou l'on me retient ici. — Il me suffit heureusement de deux mots pour justifier ou plutôt pour excuser Ernestina. Je fis remarquer au commissaire que la pluie étoit plus coupable que la belle , et sur-tout le vent qui lui avoit enlevé son schall , et le bon magistrat nous laisse partir en fiacre. Cependant je ne pus m'empêcher de faire remarquer à Ernestina , combien elle avoit été imprudente de sortir dans cet état. — Que voulez-vous , me dit-elle ? nous avons eu une dispute avec ma cousine qui prétendoit être plus svelte que moi ; et pour la démentir , je n'avois pas mis de chemise. Ernestina , que cela ne vous arrive plus , ou au moins , quand vous serez mise de la sorte , prenez garde à la pluie.....

C*** N***.

LES PLANÈTES.

Air : J'ai vu par-tout dans mes voyages.

Que d'une science importune,
Les enfans d'Euclide soient fiers !
Que dans le soleil ou la lune ,
Ils lisent nos destins divers !
J'abandonne aux savans d'Europe
Jupiter , Mercure et Phébus ,
Pour diriger mon télescope } *Bis.*
Sur la planète de Vénus.

L'astrologue avec sa lunette ,
Annonce la calamité ;
Fort souvent , avec sa planète ,
Il se perd dans l'immensité.
L'astre brillant qui l'inquiète
Echappe à ses regrets confus ,
Et bientôt le savant regrète
De n'avoir pas suivi Vénus.

Oui , malgré son humeur légère ,
Vénus préside à tous nos jours :
Anacréon octogénaire
Ne cessa de suivre son cours.
L'inconstance dans Idalie
Est la première des vertus ;
On dit de l'amant qui varie ,
Qu'il suit l'étoile de Vénus.

Amis ! que cet astre prospère
Soit le seul fêté désormais !

Mars peut nous déclarer la guerre ,
 Le soleil brûler nos guérêts ;
 Que Saturne , Herschell et la Terre
 M'accablent de maux imprévus ,
 Je ris de leur vaine colère ,
 Au sein de l'astre de Vénus.

J. P. CHEVALIER-S.-AMAND.

Première Lettre d'une Femme à M. A. de Ségur , sur son ouvrage intitulé les Femmes.

Vous voilà donc , Monsieur , devenu l'historien des femmes ! Faut-il vous en féliciter ? devons-nous vous en remercier ? Je ne le sais pas trop. Tout historien prétend à l'impartialité , l'impartialité suppose le calme , et ce n'est pas ainsi que nous aimons qu'on s'occupe de nous. On nous répétera , comme on nous l'a dit si souvent dans le cours de notre éducation , que l'hommage offert par la raison est le plus honorable de tous ; mais nous aimons mieux , vous le savez bien , quelque honneur de moins et quelques flatteries de plus. Au reste , il est bon d'essayer de tout , et c'est un nouveau genre de succès que vous voulez tenter ; à la bonne heure : mais prenez-y garde ; non-seulement celui qui nous chante , mais celui même qui médit de nous ou nous persifle , est plus près de nous plaire que celui qui nous juge.

Il faut en convenir cependant , à ne vous considérer que comme historien ,

Vous avez pris la chose ainsi qu'il la faut prendre.

La peinture de nos mœurs et de notre caractère général , celle de notre sort aux différentes époques et dans les différens climats du monde , celle de notre influence sur différens peuples , voilà ce que vous nous présentez ; et c'est bien là notre histoire. On a fait des galeries de femmes célèbres , des vies de femmes auteurs , rien de tout cela n'appartient à l'histoire générale des femmes. Une femme célèbre est une exception à la règle , ou , comme disent les botanistes en parlant de certaines fleurs trop brillantes , *une maladie de l'espèce*.

« On regarde une femme savante , dit la Bruyère , comme » on fait une belle arme ; elle est ciselée artistement , d'une » polissure admirable , et d'un travail fort recherché ; c'est une » pièce de cabinet que l'on montre aux curieux , qui n'est pas » d'usage , qui ne sert ni à la guerre ni à la chasse , non plus » qu'un cheval de manège , quoique le mieux instruit du » monde ».

Ce que la Bruyère entend par une femme savante , est ce que nous appellerions aujourd'hui *une femme auteur*. Cette expression , qui n'eût pas été tolérée sous Louis XIV , est encore aujourd'hui de mauvais goût. Chez les peuples polis , le lan-

gage est toujours en arrière des mœurs ; mais en les suivant de loin , il sert du moins à les indiquer. Du tems de la Bruyère , une femme osoit à peine convenir qu'elle écrivit , même pour son plaisir ; on évitoit une femme savante : maintenant , nos femmes auteurs ont du moins une classe d'hommes sur laquelle elles peuvent compter. Vous voyez peut-être d'ici un jeune homme , bien jeune , qui tourne dans un salon d'un air occupé ; il s'assied sur une chaise , puis sur une autre , en dérange une troisième : tous ses détours , tous les cercles qu'il décrit vont aboutir , s'il plaît à Dieu , à une femme fort laide qu'il a découverte là-bas , toute seule dans un coin , mais dont le nom est imprimé à la tête d'un recueil de six romances ; il ne la quittera que pour cette autre , qui a traduit , de compagnie avec deux amis , la moitié d'un ouvrage anglais , à moins qu'il ne s'en présente une autre qui se soit distinguée par un roman en plusieurs volumes. Oh ! celle-là peut être sûre qu'il ne l'abandonnera pas ; il la suivra , l'entreprendra , lui parlera littérature en valsant , et de métaphysique pendant le souper ; mais là se borneront ses soins et ses prétentions : ce qu'il cherche , ce n'est point une liaison agréable , ou une conversation intéressante ; il en est à cette époque de la vie où un jeune homme travaille à se faire une existence dans le monde , c'est-à-dire , cherche , par le choix de ses occupations , à faire valoir le mérite qu'il possède , et , par le choix de ses connoissances , à se donner la réputation du mérite qui lui manque. Or ce qui manque à celui-là , c'est l'esprit ; aussi le verrez-vous toujours à la suite des femmes d'esprit ; car il n'est pas absolument impossible que parmi celles qu'il aborde il s'en trouve une qui soit distinguée par de véritables talens. Mais celle-là a bien autre chose à faire que de l'écouter ou de lui répondre ; un autre homme la regarde ; il est en apparence vivement occupé d'elle , tandis qu'elle est peut-être occupée de lui sans le paroître ; il cherche à lui plaire , mais c'est pour la gloire de lui avoir plu ; il ne sentira , en gagnant son cœur , que le plaisir d'avoir séduit son esprit ; il ne s'informera même pas si elle a un cœur , et quand il l'aura rendue bien malheureuse , il s'étonnera qu'une femme d'esprit soit si difficile à consoler , les autres ne concevront pas qu'une femme d'esprit ait été si facile à tromper ; on ne verra dans son existence que de l'esprit ; on croira avoir tout fait près d'elle , quand on lui aura montré de l'esprit ; tout fait pour elle quand on aura vanté le sien , elle aura dû à sa réputation d'esprit l'assuidité des sots et les hommages de l'amour-propre ; l'homme de mérite ne cherchera près d'elle que les jouissances de l'esprit ; ou si elle parvient à se l'attacher , ce ne sera qu'après avoir réussi à lui persuader qu'une femme d'esprit est au fonds une femme comme une autre

Vous avez donc bien raison de dire , Monsieur , que l'existence des femmes dans la société diminue en raison de cet accroissement de talens et de succès dont elles sembleroient avoir à s'enor-

gueillir. Lorsque le petit nombre avoit moins d'éclat , le grand nombre obtenoit beaucoup plus de déférence. On citoit fort peu de femmes célèbres à cette époque où les chevaliers se battoient pour toutes les femmes ; et il y a bien loin du tems où nous pouvions influer sur le sort de l'état , à celui où il nous reste tout au plus l'avantage d'amuser le public. Pensez vous que nous ayons passé volontairement de ce tems - là à celui - ci ? Connoissez - vous une femme qui , par calcul , se fût faite auteur si elle avoit pu se faire jolie femme , et qui pouvant voir *adorer* ses charmes se fût bornée à entendre *admirer* ses talens ? Croyez - moi , nous ne cherchons à étendre notre réputation dans un grand espace que lorsque le pouvoir nous manque dans le petit cercle que nous occupons ; et quand nous tâchons de faire parler de nous , c'est un signe certain que l'on commence à ne plus guères parler à nous. Vous prétendez sans doute que ce changement , si contraire à nos intérêts , arrive cependant toujours par notre faute. Je sais que les hommes ont assez l'habitude de nous attribuer en général les usages auxquels nous ne faisons que nous soumettre , comme en particulier , de nous faire la loi , en prétendant la recevoir de nous. Ce que vous vous plaisez à nous répéter , Monsieur , de notre prodigieuse influence est un moyen bien facile , quand on veut nous séduire , et bien commode lorsqu'il s'agit de nous accuser. Doit-il être pris de votre part comme une galanterie , ou comme une petite perfidie ? La question est délicate ; on se ressembleroit de plus loin , n'est-ce pas ? Au surplus , j'y veux réfléchir , et nous en parlerons.

MON RÊVE.

Air : { *Avec les jeux dans le village.*
Du serin qui te fait envie.
J'ai vu partout dans mes voyages.
Du Petit Matelot.

De vous encor , charmante Claire ,
 J'ai rêvé toute cette nuit :
 Mon amour avoit su vous plaire ,
 Et déjà vous me l'aviez dit :
 Pour gage d'un sort si prospère ,
 J'allois obtenir un baiser...
 Tout à coup vous voilà rivièrè ,
 Il fallut bien vous traverser.

Cela ne fut pas difficile ;
 Je vis que mon corps se formoit
 En un petit bateau mobile
 Qui sur l'onde se balançoit.
 L'amour devenant mon étoile ,
 Et par un vif désir pressé
 Je pus soudain mettre à la voile ,
 Le mât se trouvant tout dressé.

Ah ! combien de métamorphoses
 Nous éprouvâmes cette nuit !
 Vous dirai-je toutes les choses
 Que de nous deux mon songe fit ?
 Devenue un lit de verdure ,
 Je m'amusois à vous fouler ;
 Mais bientôt après , source pure ,
 Vous vous plaisiez à me mouiller.

A la fin , d'une fleur charmante
 Je me vis la couleur , les traits ;
 Vous étiez la tige brillante
 Sur laquelle je m'étais.
 L'Amour , de la rose jolie ,
 M'accorda le destin entier :
 Je mourus .. mais digne d'envie ,
 Car je mourus sur le rosier.

B.

F E M M E S I L L U S T R E S .

La perte de Mad. du Boccage et de Mad. Viot a affligé les amateurs des Muses Françaises , nous avons encore Mad. Pipelet , Mad. Dufresnoi , Mad. Joliveau , Mad. Petigny ; mais il y a une dame dont on parle peu , parce qu'elle est éloignée de Paris et qu'elle publie peu. C'est Mad. Verdier , qui demeure à Uzès , veuve d'un militaire ; elle a environ 50 ans , elle travaille encore et elle pourroit donner 2 vol. in-4°. de poésies d'une grande perfection. Elle sait le latin et même le grec ; elle a également cultivé la peinture et la musique ; cependant elle a toute la simplicité d'une femme ordinaire. Elle a un fils et une fille d'environ 25 ans , à qui elle a donné une excellente éducation ; elle ne joue pas , mais elle file , ce qui me paroît bien plus raisonnable et plus utile. Voilà bien des titres qui me permettent de la citer comme un modèle pour son sexe.

DELALANDE.

Le mot du Logogriphe inséré dans le numéro dernier , est
Pieu.

M O D E S .

Il y a quelque tems que nous n'avions donné de détails sur la grande parure ; enfin , le 15 , à l'Opéra , se sont trouvées réunies et parées toutes les femmes élégantes de la classe opulente : la plupart étoient coiffées en faux cheveux noirs ou châains , en partie lisses et en partie nattés , fixés horizontalement et non à la chinoise , et ornés de fleurs de fantaisie disposées en guirlandes. Dans la chevelure de quelques-unes étoient entrelacées avec les nattes , des cannetilles d'argent , ou des *chefs* clinquans. D'autres portoient des capotes de tissu soie et paille , bordées d'un ruban blanc , plissé à très-gros

plis crevés. Presque pas de voiles. Quelques turbans de crêpe de couleur, brodé en lames. Quelques chapeaux de paille blanche. Très-peu de têtes tondues. En robes, beaucoup de blanc. Des tailles plus hautes que dans la demi-parure. Sur le crêpe noir, pour garniture, des perles d'émail noir, disposées en cadrilles ou en guirlandes. Sur le blanc, de simples comètes. Pour ceinture, des rubans croisés en simple ou double X, sur le dos. Beaucoup de tuniques à la Juive. — Dans la demi-parure, aux couleurs régnantes il faut associer l'amaranthe et le bleu-barbeau. On voit beaucoup de rubans unis, bleu-barbeau sur des chapeaux de paille jaune. Les capotes de lingères, en perkale, et celles de modistes, en crêpe blanc sont encore plus profondes qu'on ne les portoit. Tantôt elles sont bouillonnées, tantôt une ganse ronde, de coton, est cousue sur la passe. Cellés du dernier goût sont quadrillées au gausfrier.

EXPLICATION DE LA GRAVURE, N^o. 474.

Cette chevelure est une des mieux fournies qu'offre la mode actuelle. Les trois quarts des femmes élégantes ont tout le derrière de la tête et le dessus des tempes tondus beaucoup plus ras. Les schalls longs conservent sur les schalls quarrés une préférence qu'ils ont obtenue, il y a plus de six semaines : presque tous sont brodés dans le genre des schalls de Cachemire. L'échancrure profonde de la tunique n'a rien d'exagéré. On voit, dans la grande parure, quelques robes à queue.

EXPLICATION DE LA GRAVURE, N^o. 475.

Au haut de la planche, est un turban qui, par sa forme pyramidale, tient de la manière chinoise, généralement adoptée par les élégantes du second ordre. Plus bas, sont différens modèles de chevelures coupées ras, à l'exception du toupet, suivant la mode qui règne depuis deux mois. Il sembleroit qu'un genre aussi simple ne seroit pas susceptible de variations ; la gravure prouve le contraire. Au-dessous de ces coëffures, est une fraise à trois coulisses. Cette fraise est moins volumineuse, moins détachée du col que celles qu'on porte aujourd'hui. Au-dessous de cette fraise, et, plus bas, à gauche, est une coëffure en cheveux lisses, vue de face et de profil. Tout-à-fait en bas, une coëffure en cheveux nattés, ornée d'un peigne riche, de diamans et d'un diadème de verdure. Un peu plus haut, à droite, est une coëffure en cheveux nattés, ornée de grains d'ambre. Ces trois coëffures sont du genre de celles que nous venons de voir en très-grand nombre, à l'Opéra.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, au citoyen La Mésangère, rue Montmartre, n^o. 132, près celle du Mail, vis-à-vis le café de la Victoire.